

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Raymond STEVENIN

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1941, tome 40, p. 232-234

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

CHRONIQUE DU COLLEGE

*Promenons-nous dans le bois
Pendant que le loup n'y est pas...*

... Le loquet grince un peu : des visages se tournent vers le trou noir de l'embrasement ; puis un globe lumineux posé sur une table me regarde venir. Mes sourires détendent l'atmosphère soudain brutale que la porte ouverte avait fait entrer.

Ils sont quatre. Et, comme j'allais parler : « Les bons esprits se rencontrent ! » dit l'un d'eux. — Les mauvais aussi... — Peut-être.

— Que faites-vous ici ? — Eh bien ! tu vois.

Et le silence effeuillé laisse retomber ses pétales bleus.

J'aperçois alors des yeux qui brillent. C'est Jean (fiez-vous aux prénoms !) de la section des petits adossé contre un mur dans la pénombre. — Comment se fait-il que tu sois ici ? Alors il pose un doigt sur ses lèvres, et nous nous approchons de Pierre.

Pierre lit. Puis nous parcourons tous trois la même page, en sautant des lignes et des paragraphes :

Et je voyais des terres, des terres encore plus loin, en marche vers le ciel et qui semblaient plus pures ; l'une où tremblait le fard gris-perle des lointains ; les autres, au bord du ciel, étaient déjà l'azur.

Je restai jusqu'au soir à contempler cette œuvre, à suivre l'ondulation de cette mer, et je sentais très doucement faiblir mon cœur au bercement sans fin des vagues de la terre,

Je me tenais debout..., dans le soir où Dieu jette un grand cri de lumière... et je levais tremblant la palme de mon corps vers cette grande voix qui rythme l'Univers.

Chacun de nous se prit alors à songer...

Je voyais les fenêtres d'un wagon de chemin de fer — et vous, mes amis, devant les fenêtres, tous debout, en face de ce grand cri de lumière, tous voyant « vallons et monts, nuages et ciel, remonter l'infini des clartés et s'y perdre » et chacun en effet « sentant très doucement faiblir son cœur ». Ils sont là ; et leurs cheveux s'entrelacent avec le vent. Mais c'est un peu tristes qu'ils regardent le paysage, parce que voici la rentrée à l'internat, parce que le cœur fêlé sent croître sa fragilité. Le train continue de rouler en cadence : il nous semble vivre des heures bien rares, suspendues entre deux mondes, où plus rien n'a de saveur, où tout semble vitreux, même les yeux des amis — parce que chaque chose est indifférente — où l'on goûte pour la première fois peut-être la joie des larmes et l'amertume du rire.

Et Jean se tourne vers moi. Nos regards se sont longuement sondés. Puis il me dit, un peu pâle : « C'est drôle ; je crois que nous avons fait le même rêve. »

... Et puis tout avait recommencé. Toutes ces traditions et ces politesses qui marquent le retour à une vie mieux aimée en un soir comme celui-là — le plus beau dans l'existence au collège, si l'on excepte la veille du départ — et encore !

Tout avait recommencé ? Non ; du nouveau sous le soleil ! Car chacun dut faire son lit. Beaucoup déployaient des draps, d'autres parlaient de nouer des mouchoirs de poche ; mais, heureusement ! M. Delaloye avait tout prévu, comme à l'ordinaire.

Il y avait aussi cette obsédante odeur de peinture fraîche, qui nous dépayisait un peu — et nous étonnait encore davantage...

De l'autre côté du guéridon, Pierre m'observe. Alors soudain : « Ne trouves-tu pas que la section des Petits porte bien son nom cette année ? Nous aurons bientôt besoin d'une nursery. Sans arrière-pensée ! »

Et brusquement il rit aux éclats. Comme je lui en demandai la raison : « Eh bien voici, dit-il. Un matin, devant la porte du dortoir, je rencontraï un Petit précisément, qui, tout penaud, attendait en chemise, ses pantalons sur le bras... (la veille, notre chef-cuisinier avait inauguré l'immémoriale série des fameux desserts.) — Ah, oui ! les pruneaux cuits ! — Quelle tragédie... ! — Authentique ?

Mon voisin ouvre alors un journal.

— Quelles sont les dernières nouvelles ?

Monsieur Bussard a nommé conseiller de la Congrégation un non-congréganiste.

— Oh ! ironie du sort et de la distraction ! Et puis ?

Monsieur Grandjean va bientôt faire breveter ses solutions élégantes et rapides.

— Vraiment ? On aura tout vu !

Comité inter-société, constitué le 20 avril 1941. Statuts : Son but est de coordonner les efforts de chaque groupement dans un esprit de compréhension réciproque.

Les délibérations portent sur

a) les buts communs à chaque société, à savoir l'étude des problèmes religieux, intellectuels, sociaux et artistiques qui se posent aux étudiants pendant leurs années de collège ;

b) les moyens de résoudre les problèmes susdits par la collaboration de tous les groupements.

Ces moyens sont :

I. l'organisation de manifestations communes en telles circonstances déterminées : jubilés ou anniversaires religieux, sociaux, littéraires, artistiques ; fêtes du collège, etc..

Et cætera.

Puis un article humoristique ajouté en marge par Gotz et non approuvé :

En cas de conflit au sein des aumôniers, les décisions du comité ont force de loi.

Voilà pour nous édifier !

— Bientôt, rétorqua quelqu'un, chaque élève fera partie d'un comité quelconque.

— Mais cela n'empêche pas que le but de celui-là me semble excellent.

— Et les autres nouvelles ?

Nos professeurs s'entraînent pour l'insigne sportif :

A 5 h. 30 du matin, Monsieur Viatte tente un record de vitesse

autour du bassin de la cour St-Joseph. Prochainement aura lieu l'épreuve de natation.

AVIS. — L'inspection des bibliothèques particulières a déjà commencé. Tout ouvrage suspect subira le sort de la pure et simple appréhension. En cas de refus, usage des armes.

Un incident à la chambre numéro 13. Ebloui par une lampe de poche, M. Pitteloud s'est vu contraint d'opérer une descente de police. Les résultats semblent satisfaisants. Il n'y eut pas d'accident de personne, mais il faut déplorer quelques dégâts matériels.

Tout le monde s'esclaffe. Mais comme le temps est précieux, j'ouvre un livre, le premier venu, les Pensées de Pascal.

Les pages tournent, tournent. Instinctivement je m'approche d'une phrase magnétique. Oh ! ce besoin d'infini ! Et soudain les fluides sont entrés en contact :

Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé.

... la retraite à venir.

Un tressaillement se surprend. C'est la cloche qui sonne.

Alors, sur le seuil, on fait échange de politesses ; la salle demeure vide, et la porte entrebâillée...

Un soir un passant passe encore,

Il ne comprend pas la clarté

Et n'ose pas en approcher.

Il croit que c'est un signe étrange.

Il croit que c'est une source d'or.

Il croit que c'est un jeu des anges,

Il se détourne et passe encore.

Je suis revenu. J'ai éteint la lumière. J'ai fermé cette porte. Désormais, les clefs ne m'appartiendront plus.

Raymond STEVENIN, Phil.